

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Valentina NAPOLITANO, *Migrations, Mujercitas and Medicine Men. Living in Urban Mexico*. Berkeley, University of California Press, 2002, 240 p., bibliogr., index.

par Aurélie Hot

Anthropologie et Sociétés, vol. 29, n° 3, 2005, p. 230-231.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/012620ar>

DOI: 10.7202/012620ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Valentina NAPOLITANO, *Migrations, Mujercitas and Medicine Men. Living in Urban Mexico*. Berkeley, University of California Press, 2002, 240 p., bibliogr., index.

Depuis le milieu du siècle dernier, l'urbanisation intense au Mexique a transformé l'image du pays. Si la ville de Mexico constitue un exemple évident de ce processus, sa croissance ralentit au profit d'autres villes plus modestes.

Valentina Napolitano, dans cette ethnographie, cherche à rendre compte du processus d'appropriation de l'espace urbain par les résidents des villes, migrants récents ou descendants de migrants. En se basant sur une longue expérience de terrain (presque trois ans), elle nous présente un quartier populaire (« colonia popular », c'est-à-dire un quartier ouvrier à revenu modeste) de Guadalajara, la seconde ville du Mexique. Privilégiant les entretiens informels, l'auteure renouvelle le genre de l'ethnographie urbaine au Mexique en portant une attention marquée à la construction du sujet urbain dans la vie quotidienne. Sa démarche consiste à construire un cadre théorique ancré dans ses données : les « prismes d'appartenance ». Ces prismes renvoient aux domaines somatiques, cognitifs et affectifs de la vie dans le quartier. Ces prismes d'appartenance proposent ainsi une autre réflexion sur les modernités vernaculaires, réflexion qui se base sur l'étude d'un espace incorporé : le quartier.

Les thèmes abordés sont les discours religieux, le pluralisme médical et les négociations de genre. L'étude des groupes catholiques qui se réunissent dans le quartier (*Comunidades Eclesiales de Base*) permet de présenter la modernisation du discours d'évangélisation et les tensions que provoque cette modernisation. Les choix de traitement des maux et de la souffrance et le recours à des pratiques médicales institutionnelles ou alternatives constituent une autre perspective sur ce « projet de modernité ». Enfin, le troisième thème est plus particulièrement développé, à travers le rituel de la *quinceañera* (célébration autour du 15^e anniversaire) et les négociations de genre chez de jeunes femmes, associées au passage à l'âge adulte.

Living in Urban Mexico interprète de façon très convaincante les dynamiques centrales qui constituent la trame de la vie urbaine dans ces quartiers du Mexique contemporain. Lorsqu'il est nécessaire, des discussions présentent le contexte historique et politique national, ce qui permet de mettre en perspective les évolutions de ce quartier de Guadalajara. D'autre part, les thèmes choisis permettent de mesurer les enjeux de l'expérience d'installation dans ces centres urbains. Le lien entre les thèmes est clairement perçu, mais c'est la dernière partie, qui traite des questions de genre, qui éclaire à mon avis la totalité de l'entreprise. Celle-ci constitue une lecture passionnante.

Si cette ethnographie remplit son objectif de rester une construction ouverte sur ces narrations de l'ordinaire et du quotidien, on peut trouver que l'écriture dense tend parfois à étouffer les voix de l'ouvrage. Le cadre théorique justifié et mis à l'œuvre le long du livre permet de suivre avec aisance la démonstration de l'auteure, mais a tendance à alourdir le texte. Cependant, les différentes pistes développées se rejoignent au cours du livre, et l'auteure laisse plus de place vers les derniers chapitres à la présentation de ses interlocutrices. Cela confère une bonne illustration de son propos, ce qui permet de mieux saisir les liens présentés entre incorporation, espace et modernité. L'ouvrage de Valentina Napolitano offre

ainsi une ethnographie originale et stimulante sur la vie contemporaine dans les centres urbains d'Amérique latine.

Aurélie Hot (*aurelie.hot.1@ulaval.ca*)
Département d'Anthropologie
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Canada

Bernard CHERUBINI, *Interculturalité et créolisation en Guyane française*. Paris et Saint-Denis-de-la Réunion, L'Harmattan et Université de la Réunion, 2002, 270 p.

Bernard Cherubini, ethnologue et directeur du Centre Interdisciplinaire de Recherche sur la Construction Identitaire (CIRCI) à l'Université de La Réunion, rassemble ici neuf articles écrits entre 1986 et 1999 sur l'interculturalité et la créolisation dans une société amazonienne plurielle et multiculturelle, la société guyanaise.

Ces contributions s'inscrivent dans la continuité des recherches commencées au cours de sa thèse de doctorat. Il s'attachait alors à comprendre les mécanismes de structuration des différences culturelles au sein de l'espace urbain de Cayenne et de ses proches environs. Il s'inscrit, de ce fait, dans le cadre des nombreux travaux menés depuis une vingtaine d'années en Guyane française sur la question de la dynamique de l'ethnicité et du devenir de cette société pluriethnique, recherches toutes aussi nombreuses que le sont les méthodologies qui les sous-tendent (travaux parmi lesquels on peut citer ceux de : Marie-Odile Gérard sur les Hmongs de Guyane et les Brésiliens, Marie-Josée Jolivet sur les Créoles Guyanais et la créolité en Guyane, Gérard Collomb sur les Kali'na, Sophie Bourgarel sur la santé en Guyane).

La raison d'être des travaux de Cherubini réside dans sa volonté de montrer que l'identité créole guyanaise n'est pas une donnée mais, comme il le spécifie à juste titre, « une dynamique, une structure spécifique des relations sociales qui régit les différents aspects de la vie quotidienne ».

La première partie de l'ouvrage, « La matrice sociale de la créolisation », se compose de quatre articles : « De l'intégration économique à l'intégration socioculturelle : le modèle guyanais » (1986), « Sociétés littorales et processus de créolisation » (1999), « Des Acadiens « habitants » en Guyane de 1772 à 1853 » (1996), et « D'une "société de voisins" à un modèle de petite paysannerie ». L'auteur y appréhende certains aspects de la formation sociale, économique et politique de la société guyanaise à l'aide des méthodes de l'ethnographie historique (« empruntée » aux Comaroff) et de la généalogie. Ces articles contribuent à démontrer que la structuration de cette « société d'immigration » et les situations d'interculturalité qui y naissent se produisent au fil d'un processus historique très complexe. Il montre comment les rapports des différents groupes au travail, à la terre, au territoire y jouent un rôle important.